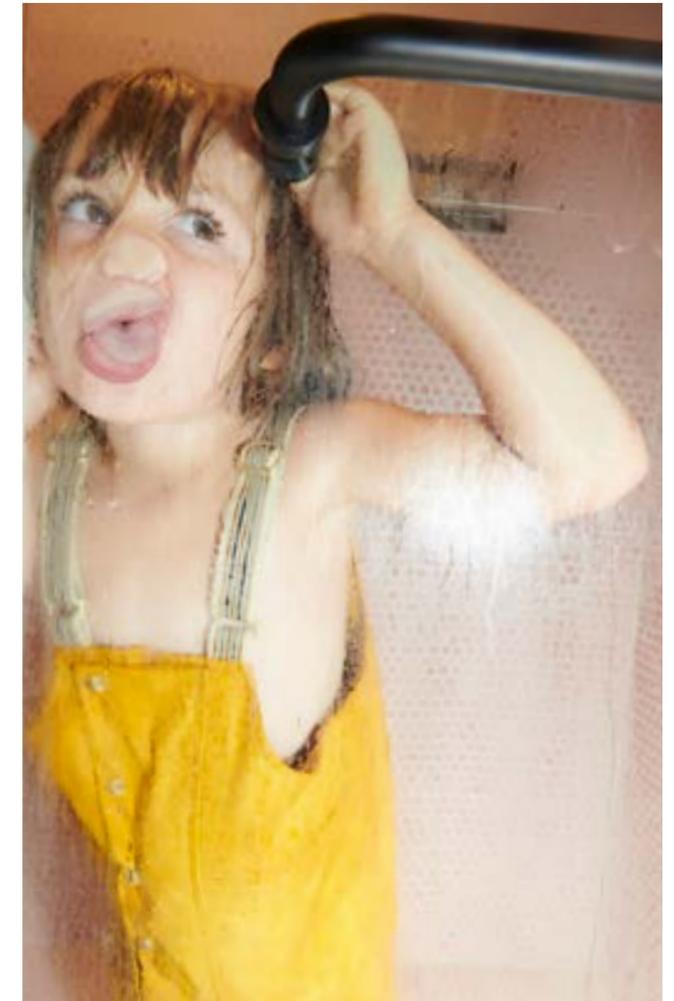

HUMEUR — Sois mignon. Et tais-toi.

Les bébés, tout le monde les adore sur Instagram, mais c'est le tollé quand ils se roulent par terre dans l'autobus. Pourtant, c'est juste le mouvement de la vie... — par Amandine Grosse

Tout a commencé par un tweet. Enfin, non. Ça a commencé bien avant. Avant même d'avoir des enfants. Dans le train, je vois une femme avec son bébé d'un an. Elle sort tous ses jouets et ses livres en carton et scelle un pacte avec lui : « *Allez, mon cœur, tu vas être très sage, hein ?* » Deux heures plus tard, la petite fille a sifflé toutes ses Pom'potes et tente d'agripper le chignon de sa voisine pendant que sa mère est dans le même état que MacGyver au moment de désamorcer une bombe (goutte au front et énorme pression : si je fais ça, est-ce que la bombe explosera ?) À l'époque, je ne suis pas maman mais je suis à deux sièges de lui dire : « *Touuuut va bien.* » À la place, je ne dis rien. Parce que je pense que je ne suis personne pour dire quoi que ce soit. Même quelque chose de sympa.

Depuis, j'ai eu deux enfants. Avec eux, j'ai loupé pas mal d'occasions de tester de nouveaux restos. Pas de chance, ces soirs-là, aucun n'avait d'espace pour la poussette ou de chaises hautes disponibles. Depuis eux, je m'excuse environ 37 fois par jour. Même quand un enfant que je ne connais pas pleure. C'est dire comme c'est automatique. Depuis eux, je réserve mes places de train dans l'espace famille. Et même dans ce « safe space », je n'ai pas hésité à prendre le cadet sous le bras quand il a pleuré de fatigue dix minutes avant l'arrivée. C'est fou, le poids des enfants que l'on s'inflige pour traverser un wagon. À moins que ce soit le poids des regards ? Ou de la culpabilité ?

Cet été, donc, il y a eu un tweet, suivi par des dizaines d'autres. Des blagues avec, pour toile de fond, l'envie de balancer les enfants du train à travers la fenêtre. Sur le principe, l'humour, je suis pour. Mais cet été, ces messages anti-kids soulignaient un malaise. Dans un post Instagram, la sociologue Illana Weizman, autrice de *Ceci est notre post-partum* (Marabout), partage un message : « *Que ce soit clair, celles et ceux qui se plaignent des cris et pleurs des bébés dans le train, les parcs ou n'importe où dans l'espace public, vous ne valez pas mieux que les personnes qui ne veulent pas voir une mère allaiter en dehors des quatre murs de son domicile.* » Alors, je me suis interrogée : cherche-t-on à mettre les enfants sous cloche, le temps qu'ils deviennent décents ? Aux yeux de la société, est-on un genre mineur quand on n'a pas la taille pour monter dans Space Mountain ? Car en étouffant leurs cris, leurs pleurs, leurs rires sonores et leurs frustrations explosives, on supprime un moyen de communication majeur. Je ne suis pas en train de dire que l'enfant est roi : la vie en société suppose des règles et des limites bénéfiques. Mais pour ceux et celles qui l'ignorent, le cerveau d'un enfant est en construction. Les tout-petits sont dans l'incapacité de comprendre, d'analyser, de contenir et de gérer la palette d'émotions qui s'imposent comme une vague sur laquelle ils ne peuvent pas surfer. Alors, ils l'expriment par le corps et la voix. Et cela, les neurosciences affectives et sociales l'ont démontré. Même l'école s'en inspire pour changer de prisme. On dit aussi que la bienveillance des adultes envers les enfants est



une des clés pour les aider à grandir. Et que cela peut même avoir un effet positif sur les parents qui tentent d'élever leur enfant. Plus que la place des petits dans l'espace public, c'est l'acceptation de l'enfance et de ses singularités qui pose question. S'il faut un village pour élever un enfant, il suffit de quelques habitants pour culpabiliser un parent. Souffler, lever les yeux au ciel, faire un commentaire intrusif alors même qu'une maman tente d'apaiser son fils de 2 ans en proie à l'envie féroce de nettoyer avec son dos le sol du Franprix (à moins qu'il ait très envie de ce paquet de bonbons ?), c'est contre-productif. Vous feriez la même chose avec un homme qui verse une larme au rayon Granola en pensant à son ex ? Non.

En France, à l'exception de quelques établissements « kid friendly », trouver un restaurant qui ouvre grand ses portes à un jeune enfant est compliqué. Avoir le sentiment de déranger est, en revanche, très courant. Dans la rue, au supermarché, dans un musée, l'enfant qui s'exprime par les pleurs doit être rapidement caché et contenu au risque de ne pas se donner le temps de l'apaiser. On valorise l'enfant très calme, sage comme une image. Ah ! justement, l'image,

on en parle ? Celle que l'on renvoie, celle qui s'affiche sur les réseaux sociaux, celle du parent parfait... Il y a dans cette question de l'invisibilité souhaitée de l'enfant l'impression de devoir s'excuser en tant que parent, le sentiment d'échec, voire d'exclusion. Dans son article « Interdit aux enfants et aux chiens » (*Le Sociographe*, n° 34, 2011), le sociologue Dominique Sistach pose sur la table le sujet de la discrimination des enfants dans notre société. Et répond à cette question : sont-ils sortables ? Et si oui, où ? Face aux « refus » d'accueillir l'enfant en bas âge, « *la conduite parentale dans l'espace s'en trouve modifiée. On n'y amène plus les enfants, tant la gestion de leurs inconduites devient un objet central de préoccupation [...]. Pour les autres parents, qui n'ont ni capitulé, ni basculé dans l'éducation disciplinaire, ils n'ont pas d'autres alternatives que de subir les injonctions du regard des autres, de ces actions commandées de l'extérieur, de ces lois de vie imposées [...].* »

Après, je me dis que cette histoire de regards noirs quand un enfant est trop sonore est sans doute liée à un grand quiproquo. Enfant vient du latin *infans* qui signifie « muet ». Du coup, que fait-on ? On change la langue française ou les mentalités ?